

A PROPOS D'UN DESSIN ANIME

Présentation de l'expérience

(Idée de départ fournie par une émission de télévision : *Relations enseignants-enseignés.*)

- Un dessin animé a été projeté à 32 élèves (1re année B.E.P. électro-mécanicien) qui ont fait part de leurs réflexions avec intervention minimale du professeur.
- 24 P.E.G. lettres, auxquels ce même film a été projeté ont été invités à indiquer ce que seraient, selon eux, les réactions de leurs élèves (il faut noter que certains ont des classes de C.A.P., d'autres de B.E.P., masculines, féminines ou mixtes préparant à différentes professions).
- Il aurait été utile de procéder à une confrontation des groupes élèves et professeurs, ce qui n'a malheureusement pas été possible.

Vous trouverez plus loin la retranscription des réactions des uns et des autres, enregistrées sur bande magnétique. A chacun d'en tirer les conclusions...

Le dessin animé

Au drapeau (M. Kijowicz, Pologne, 1965). Cinémathèque de l'Enseignement Public, n° 1848. Durée 10 mn.

Le découpage ci-dessous a été réalisé par les élèves de première année de B.E.P. électro-mécanicien selon le schéma suivant :

1. Travail individuel.
 2. Confrontation par groupes de 3 à 5.
 3. Mise au point collective définitive.
1. Sur une place, des individus vêtus d'un même costume se rassemblent dans les cases d'un damier comportant douze numéros.
 2. Lorsque l'horloge sonne midi, brandissant un drapeau bleu que chacun a sorti de sa tête, le groupe se met en marche.
 3. Arrêt. Le groupe n'est pas complet. De retour dans le damier on s'aperçoit qu'il s'agit du n° 6.
 4. Attente. Un des hommes s'efforce de retenir l'aiguille de l'horloge.
 5. Le n° 6 paraît, manifestement heureux (démarche, sourire, accompagnement musical).
 6. Il se range à sa place, le groupe va se mettre en marche lorsqu'on s'aperçoit que le n° 6 n'a pas son drapeau.
 7. Le n° 6 recherche son drapeau, dans ses poches d'abord, puis dans sa tête.
 8. De sa tête il sort un bric à brac : fruits, bouteilles, tableaux, moulin à café, oiseau dans une cage, phonographe, appareil de cinéma, etc.
 9. Distraction. Le groupe s'est disloqué. Danses. Déguisements. Libération de l'oiseau, etc.
 10. Projection d'un film. Images diverses : bébés, animaux, femmes... Brèves visions du drapeau bleu. Séquence plus longue d'un individu brandissant le drapeau bleu.
 11. Retour à l'ordre. On retrouve enfin le drapeau n° 6, froissé et déchiré, tout au fond de sa tête. L'oiseau repris et déplumé est remis en cage.
 12. Le groupe au complet se met en marche. A droite d'abord sur le commandement d'un des membres, à gauche ensuite sur le commandement d'un autre.

Des professeurs, le film et leurs élèves

(Pour diverses raisons il a paru préférable de distinguer chacun des participants par un simple numéro attribué à chacun selon l'ordre des interventions. Cette précision pour éviter tout rapprochement avec le dessin animé de départ.)

1. — Une question d'abord : a-t-on présenté la même chose à des élèves avec des résultats notés ?
2. — Oui.
1. — C'est fait déjà ? Bon. Alors on veut savoir si nous sommes capables, à l'avance, de donner les résultats des élèves ? C'est ça ? Alors, à mon avis, les élèves verraient quelque chose de drôle, ils sentiraient bien qu'il y a un comique dans l'histoire, avec le n° 6 qui manque, l'horaire, ils auraient la notion de ce qu'il y a de farfelu au moment où l'on déballe les objets du crâne du bonhomme, mais je ne sais pas s'ils transposeraient cela sur véritablement une idée générale de critique de notre civilisation du moment ou des cadres dans lesquels nous sommes tous enfermés.
3. — Ils verraient le côté policier au départ, ça les frapperait vraiment, car je crois que dans l'ensemble ils sont tous frappés par le côté policier du système, c'est-à-dire par l'organisation, le côté régiment. Ils seraient très frappés par ça. Du moins les miens...
1. — De toutes façons ils riraient. A mon avis ils riraient.
4. — Je ne sais pas ce que mes élèves penseraient. Vraiment, je ne peux pas imaginer leurs réactions à ce film.
3. — Je ne pense pas que les réactions seraient les mêmes dans une classe de filles et dans une classe de garçons, non plus.
5. — Je crois que les filles réagiraient peut-être mieux et plus vite que les garçons.
6. — Moi je pense que, connaissant le film, je l'illustrerais très bien avec la « page d'écriture » de Prévert, c'est-à-dire...
7. — Une liaison avec la littérature, alors.
6. — Une prise de conscience poétique, oui, c'est tout.
7. — L'oiseau-lyre...
6. — Par éclatement du temps. Et je crois qu'ils y sont très sensibles, dans la mesure où ils sont sensibles à L'oiseau-lyre de Prévert. J'utiliserais ce film comme illustration visuelle de ce poème.

7. — Vous ne pensez pas aussi qu'il y a autant de réactions qu'il y a d'enfants dans la classe. Moi je crois que c'est au niveau de la sensibilité de chaque enfant que ce film aura un impact. Bon, il y aura le gosse qui le trouvera stupide, et puis il y a le gosse qui fera la liaison avec L'oiseau-lyre de Prévert, puis il y aura le gosse qui restera carrément insensible à cette forme d'expression, parce que c'est tout de même une écriture bien spéciale, une façon d'écrire la pensée d'une façon bien spéciale, non ? A laquelle le gosse n'est pas habitué, ce n'est pas tout à fait du dessin animé, c'est du dessin animé sans en être, etc.

8. — Il faudrait d'abord étudier la poésie de Prévert, sinon je ne crois pas que les élèves puissent faire la relation, puissent comprendre quelque chose à l'intérieur.

7. — Etudier ? Enfin disons sensibiliser à Prévert, parce qu'étudier Prévert, c'est vraiment le tuer.

8. — Il n'est pas question n'est-ce pas, d'étudier dans les formes... traditionnelles.

9. Je ne pense pas que nos élèves soient sensibles, qu'ils puissent découvrir en profondeur ce qu'a voulu montrer l'auteur du scénario, et je me base sur un petit test que nous avons fait chez nous : nous avons présenté un film qui était adressé aux parents d'élèves et qui mettait en opposition Monsieur Cornec et un patron d'usine qui expliquait clairement, librement, simplement, ce qu'il voulait faire. Et nos élèves à 90 % ont compris tout à l'envers, prêtant les thèses de l'un à l'autre, et vice versa. Alors je pense que pour des élèves de notre âge, voir la différence entre le matérialisme et la spiritualité, le côté poétique de la vie d'un côté, le côté rigide et strict de l'horaire de l'autre, je pense que ça les dépasse de beaucoup. Il a fallu nous mêmes que nous nous regardions les uns les autres et que pendant quelques minutes nous fassions un effort pour aller voir le fond des choses, a fortiori des enfants.

10. — Moi, je sais que c'est la première fois que je vois ce film. Peut-être que je ne suis pas très bien évolué, mais j'avoue que je n'ai pas compris grand chose. Il faudrait que je voie ce film une seconde fois pour essayer de l'approfondir, alors à plus forte raison des élèves de première ou deuxième année C.A.P.

11. — Moi j'ai des élèves assez jeunes. Ils seront certainement intéressés par les objets, les personnages qui bougent, mais c'est tout. Ils diront ce qui leur passe par la tête, en vrac, mais pas grand chose de profond.

12. — Ils verront quand même celui qui n'est pas comme les autres, le sixième. Je crois qu'ils le verront, celui-là, et qu'ils le verront tous. Maintenant, par quoi il diffère ? La poésie et le réalisme, peut-être oui. Je crois qu'ils le verront.

9. — L'asocial plutôt que le poète.

10. — Le magicien peut-être, l'enchanteur. Parce qu'il y a de la couleur qui sort avec lui. Maintenant dans quel cadre le mettront-ils ? Pour eux, ce sera peut-être des gens qui attendent l'autobus un jour de grève et nullement un magicien.

3. — Ils aimeraient ce fantaisiste, justement, parce qu'il remet tout en question.

13. — Croyez-vous qu'ils puissent comprendre, à travers ce film, qu'il remet tout en question. Ne croyez-vous pas plutôt que c'est uniquement de la fantaisie ? Est-ce qu'ils verront plus loin ?

14. — Est-ce qu'il n'y a pas plusieurs interprétations valables ? Parce que nous discutons tout à l'heure en aparté, madame disait qu'il fallait que les élèves comprennent quelque chose. Je lui disais que chacun peut bien comprendre ce qu'il veut, il n'a pas forcément tort.

15. — Moi je pense que mes élèves tout seuls, si on ne les met pas sur la voie... si on leur pose quelques questions, ils diront : «Oui, ce sixième est un perturbateur, il empêche les autres de marcher tout ensemble. C'est un perturbateur, c'est un de ces gens qui empêchent la société d'être bien organisée, bien ordonnée.»

16. — Moi je crois qu'ils diront qu'il a raison ! Absolument !

15. — Ah ! oui, si on leur posait la question, ils diront peut-être que c'est lui qui a raison !

10. — Ça dépendra des classes.

11. — Parce qu'ils aiment bien la liberté, l'indépendance...

10. — Ça dépendra des classes. Il y a des classes qui sont troupeau déjà et c'est fini. Il n'y a plus de n° 6 dedans. D'autres n'ont que des n° 6.

11. — Les classes de C.A.P. non !

15. — C'est très varié...

16. — Nos écoles sont comme les auberges espagnoles, on y trouve que ce qu'on y apporte et le film peut apporter à certains un prétexte à une réflexion comme une œuvre classique. Et une œuvre classique, comme le film, peut aussi ne pas être comprise.

6. — Moi je crois qu'il le replacera au niveau de l'expérience vécue. Parce que chaque fois qu'un élève entre en retard dans une classe qui a déjà démarré, la rentrée de cet élève, c'est une bouffée d'air pur. Tout le monde se met à rire, à s'amuser, ce qui est parfaitement sain. Je crois que ce rapprochement sera senti.

1. — Je ne pense pas que le décor de début... Pour des petits Parisiens (alors ça dépend encore du milieu), le petit Parisien va voir l'horloge, parisienne, l'horaire, les exigences... mais pour nos enfants...

6. — Ils verront l'emploi du temps et ses rigueurs.

13. — Mais alors que verront-ils dans ce bonhomme perché sur la pendule ? Ça, je vous le demande. Comment vont-ils interpréter ça ?

6. — Le prof qui respecte son horaire.

10. — Certains ne verront peut-être pas que c'est une pendule. Ils en feront autre chose peut-être dans leur esprit.

7. — Si on pouvait connaître les intentions du gars qui a réalisé le film, c'est ça qui serait intéressant... (Rire, brouhaha...) Mais le film a des interprétations multiples, au niveau du conscient et au niveau de l'inconscient.

16. — Pour nous, pédagogues, le problème est de savoir si le film doit être présenté ex-abrupto ou bien s'il faut le préparer. Je crois que c'est assez nouveau pour que la question se pose.

7. — Puis il y a l'attitude cartésienne. On essaye de dépouiller, de réfléchir. Le film est un message, on pourrait tout de même l'accepter dans sa totalité sans essayer d'aller chercher l'explication. C'est la même chose quand on lit une page de Prévert, quand on lit Barbara, à partir du moment où on l'explique, on détruit totalement Barbara de Prévert. Je crois que face à ce film, c'est la même attitude : il faut l'accepter dans sa totalité, et c'est tout.

1. — Alors, pour ceux qui n'ont pas compris, on les laisse dans leur incompréhension ?

7. — Mais pourquoi comprendre, toujours ? Est-ce qu'il est nécessaire toujours de comprendre ?

1. — Mais pour sentir, vous croyez qu'il ne faut pas comprendre ?

7. — Non, ce n'est pas nécessaire.

1. — Alors là, je pense que c'est une histoire de bruitages, de visions de couleurs quelconques, enfin d'espèce d'électro-choc, et je ne crois pas que ce soit tellement compatible avec la formation d'esprits, de raisonnements. C'est former des sensations.

7. — Je ne pense pas que le but du film ce soit de former un esprit, un raisonnement. C'est un message, on l'accepte en tant que message dans sa totalité.

1. — Et pour celui qui ne voit aucun message, qui ne voit qu'un dessin animé ?

7. — S'il a la sensation du beau ! Vous savez, je pense à autre chose. Si je transporte le film dans un domaine qui m'est un peu plus connu, par exemple la sculpture, si je prends Maillol par exemple, on essaie de trouver une explication littéraire, philosophique aux statues de Maillol, il y a simplement la beauté. Maillol exprime la beauté, vous comprenez la beauté et puis c'est tout.

1. — Personnellement je n'ai pas vu la beauté dans le film.

7. — Moi j'ai éprouvé une sensation de beauté.

1. — Je n'ai pas trouvé qu'il était «beau !», ni même esthétique. Je l'ai trouvé cocasse et dramatique...

7. — Les critères de la beauté sont relatifs... Moi j'ai eu une sensation de composition. L'image était vraiment composée.

15. — On dit que les élèves n'y verront pas de message. Chaque fois que nous passons quelque chose à nos élèves en classe, ils savent que c'est pour y voir quelque chose, que c'est pas pour les amuser. Ça, c'est sûr ! (Rires... brouhaha...)

3. — C'est la réaction qu'a eue monsieur, en voulant tout de suite l'utiliser au point de vue pédagogique, il a tout de suite

voulu mettre Prévert en parallèle. C'est donc un état d'esprit qu'ont les professeurs. Et c'est pour moi un mauvais état d'esprit.

6. — De même qu'il y a certaines mauvaises réactions d'élèves dans la mesure où, lorsqu'on passe un film, tout apport extérieur dans une classe est considéré comme suspect. A propos du film de la Fédération Cornec, des élèves m'ont dit : «C'est un film de propagande en faveur de l'enseignement technique.» Et à partir de là, refus de discussion.

7. — Ça pose le problème de tout ce qui entre en classe, à ce moment-là. Il y a d'ailleurs une chose symptomatique, il suffit de regarder la tête d'un gosse dans la rue, avant le portail de l'école, il a une tête heureuse. A partir du moment où il rentre dans la cour, même pas en classe, dans la cour, ses traits se figent... (Brouhaha... protestations... vous exagérez !...)

15. — Cela me fait penser à un dessin paru dans le journal et qui est magnifique. Des petits arrivent tout épanouis... (Brouhaha...)

8. — Il y a des moments où nous nous empoisonnons, les élèves et les professeurs, mais il y a des moments où nous sommes bien ensemble quand même ! Ah ! non ! moi je ne suis pas d'accord du tout là-dessus. Ce n'est pas toujours vrai.

7. — Oh là là !

8. — C'est vrai de temps en temps pour nous comme pour eux, mais tout de même...

11. — Ils ne sont pas éteints.

7. — Eh bien, vous avez de la chance !

10. — Pour revenir au film...

8. — Ce serait terrible alors, de faire un métier comme ça.

15. — Le film les amusera certainement, et ils y verront cet anti-conformisme de ce sixième qui ne veut pas faire comme les autres, qui est un fantaisiste et qui, finalement est contagieux, parce que les autres oublient qu'ils attendent l'heure, l'autobus... Chacun s'amuse dans son petit coin, comme nos élèves. Quand quelque chose arrive dans la classe, ils oublient aussitôt que vous faites quelque chose de très sérieux, de très important.

17. — Enfin, ce que vous considérez comme très important.

1. — Je ne pense pas qu'ils voient le problème de l'oiseau, car le dessin de l'oiseau qui est plumé... ils le verront peut-être, mais qu'ils sentent tout ce que cela représente, je ne crois pas. Mais je n'ai pas très bien compris la différence que monsieur (n° 7) faisait entre sentir et prouver. Je n'ai jamais pu sentir sans trop comprendre, alors je ne dois pas avoir un tempérament artistique, je dois avoir un tempérament plus cartésien.

12. — Mais s'ils n'ont pas vu l'oiseau, ils ont vu le bouquet de fleurs, la première manifestation de l'anormal qu'était cet individu. Je crois qu'ils auront vu cette opposition entre la réalité et la poésie. Celui qui n'est pas comme les autres.

1. — Ah ça, sûrement ; ils le voient. Mais l'oiseau est plus important, tout de même. (Brouhaha.)

1. — Quelles ont été les réactions des élèves dans les classes ?

11. — Est-ce qu'on va nous les faire entendre ?

1. — Cela nous permettrait en effet de mieux connaître nos élèves en fonction de ce qu'ils ont répondu, de mieux les comprendre.

12. — L'intérêt du film, c'est de montrer qu'il y en a un qui n'est pas comme les autres et qu'il n'est pas bon d'être le mouton de Panurge et de faire vraiment comme font tous les autres.

1. — Eh bien ! nous sommes jolis, s'ils découvrent ça (rires)... c'est la révolution ! S'ils se mettent à admirer celui qui est le plus farfelu, à devenir tous des farfelus, il ne nous reste plus qu'à devenir le prince des farfelus.

15. — Si on va jusqu'au bout, il faut leur demander qui a raison : le farfelu ou ceux qui sont enrégimentés. Ils diront alors que c'est le fantaisiste. C'est un peu dangereux. C'est sûr.

8. — Faut-il poser la question, ou attendre que cela vienne d'eux ?

15. — Ce qui est le plus à craindre, malheureusement, c'est que la classe demeure muette. Vous savez, avec certaines classes...

16. — Ce film représente finalement un moment assez exceptionnel de notre enseignement et à côté de ça il y a tout de même ce qui prend le plus de temps, les apprentissages plus classiques. Donc ici nous ne parlons que d'un cas particulier, intéressant, mais qui n'est qu'un cas particulier dans l'ensemble

de l'enseignement. Il est difficile de concevoir tout l'enseignement sur ce modèle-là, enfin sur la projection de films de ce genre. On ne forme pas que des artistes, à l'école, on forme quand même surtout des gens de métiers et des gens qui ont des idées claires et du bon sens.

6. — Il reste à savoir s'il faut former des gens pour subir le temps ou pour le maîtriser.

15. — Evidemment, il y a un problème pratique, c'est que projeter un film cinq minutes pour bâtir sa leçon dessus, c'est pratiquement impossible dans nos classes.

6. — Je crois que c'est l'exploitation faite par le maître et par la classe. Il y a quand même un aspect critique dans ce film qui ne s'adresse pas au départ à des jeunes mais à des adultes et qui les amène à prendre leurs distances par rapport au temps qui leur échappe. L'horloge, c'est le chronomètre social, c'est le temps de travail et les références anglaises c'est «Time is money». Je crois que ça risque de devenir dangereux parce que les élèves le sentiront, ça.

Des élèves et le film

Dalmaso. — Moi, je trouve que sur ce film, on nous montre que les hommes doivent avoir un signe particulier qui les réunit, et une place précise, à côté d'une horloge qui donnera le départ...

Guerrero. — Je vis pour l'avenir, le passé je m'en moque un peu, et je crois que le drapeau symbolise un honneur qu'on défend pendant la guerre, et la retraite au drapeau représente une guerre où il y a eu des morts.

Campany. — Je crois que ces gens doivent dire : «On est patriotes, il faut y aller et comme ça on verra qu'on l'est, nous.»

Cousin. — Moi je trouve ça assez marrant : le titre du film est «Au drapeau», donc c'est pour une cérémonie comme on nous le montrera. On voit plusieurs personnages qui arrivent tous avec leur drapeau. Il en manque un. Il arrive avec tout son attirail et il n'a pas pensé à porter son drapeau. Le drapeau tombe tout déchiré. Il pense à tout, sauf au 11 novembre et... (incompréhensible) drapeau... plein de drapeaux...

Abat. — Moi, je suis de l'avis de Campany, les gens sont patriotes, ils veulent y aller, veulent se faire voir. Mais celui qui avait oublié le drapeau avait un tas d'autres instruments, d'objets... et quand les autres ont vu ça, ils n'ont pensé qu'à s'amuser. Puis, à un moment, ils ont à nouveau pensé au drapeau et ils y sont allés.

Portela. — Ce qui m'a surpris dans ce film, c'est que tous les arrivants, pour trouver le drapeau, ont enlevé leur chapeau et l'ont sorti de leur tête (rires). Tandis que le dernier venu, comme il ne le trouvait pas, a été le seul à mettre la main à la poche. Je trouve que cela est étrange.

Razongles. — Moi, je trouve que pour une cérémonie au drapeau, il faut être... ils sont très disciplinés, chacun à sa place doit apporter son drapeau, sinon il ne peut pas participer au mouvement.

Dammaggio. — Ce qu'on fait voir là du bonhomme (qu'on lui sort toutes les affaires, ou lui qui les sort) on dirait que c'est la confusion qui se passe dans sa tête. C'est un peu le désordre d'un ménage. Alors il pense à tout ça (parce que c'est matérialisé devant nous sur l'écran). Mais plutôt, c'est ses idées. Il pense plutôt à autre chose qu'au drapeau. En dernier, il trouve le drapeau.

Clément. — Pendant qu'il cherchait le drapeau, ils ont arrêté le temps : un homme est monté à l'horloge et a arrêté le temps. Ce qui prouve que, pour une fois, l'homme a pu faire quelque chose et pendant ce temps-là s'amuser.

Dammaggio. — Le drapeau, j'appelle ça une superstition. Le chiffre 13, symbole de superstition, beaucoup de gens disent que c'est stupide. Donc on peut dire aussi que le drapeau, c'est stupide.

Guerrero. — Vu que pendant que l'autre débattait ses marchandises, ils ont eu un moment d'amusement, ont oublié un peu leur drapeau, le but qu'ils cherchaient, puis se sont d'abord remis à chercher ce drapeau, ce qui comptait pour eux, c'était ce drapeau.

Portela. — Je trouve que, même s'ils allaient à une cérémonie au drapeau, les hommes n'ont pas perdu leurs instincts sauvages : la preuve c'est l'oiseau qui s'échappe de la cage. Après, quand ils le remettent, il n'a plus de plumes. Ils l'ont déplumé. Alors ça prouve que, même dans les cérémonies, l'homme reste toujours aussi sauvage.

Dalmaso. — Moi je ne suis pas d'accord avec Clément. L'homme n'a pas arrêté le temps. Il a arrêté l'aiguille de l'horloge pour une seule minute. Mais il n'arrête pas le temps lui-même.

Clément. — Le temps était symbolisé par l'horloge.

Dalmaso. — Leur temps... (brouhaha)... oui... leur temps... Ils n'étaient que douze...

Couly. — Moi j'ai vu... enfin tout le monde a révé. D'abord, les premiers sont arrivés, puis tout le monde, petit à petit... Chacun saluait l'autre, discutait, c'était la grosse rigolade, quoi ! Puis, quand le dernier est arrivé, tout le monde lui faisait les yeux, ils n'étaient pas contents. Il jouait les trouble-fête. Puis ensuite, quand il a commencé à chercher le drapeau, leur esprit s'est assombri de plus en plus en voyant qu'il ne le trouvait pas, puis, au bout d'un moment... enfin ils ont été distraits par tout ce que le type sortait de sa tête.

Damaggio. — Ce sont des civils qui se prennent trop au sérieux, un peu trop au sérieux ! Ils veulent jouer aux soldats parce qu'ils sont habillés avec un même costume, même chapeau, même drapeau... Alors, ce ne sont pas des soldats quand même ! On dirait l'administration complète là-dedans ! Je vois pas un paysan faire ça quand même ! (Gros rire.)

Cousin. — Il m'a semblé, quand le dernier est venu, qu'il portait des fleurs pour le monument aux morts...

X... — Non !... (Brouhaha.)

Portela. — Ce qui m'a plu, c'est qu'au début, tout le monde arrive à l'heure, pressé. Et à la fin, le dernier arrive... tranquille... (rires)... retard... (rires).

Dalmaso. — Pour moi, ce film est assez osé. Pour moi, je dis bien. Il montre l'hypocrisie des gens. D'abord les premiers arrivent, s'attendent, discutent. C'est ce que font les hommes, certains, pas tous car il y en a qui ont la foi au drapeau. Quand vient l'heure, ils décident de partir. Mais il en manque un. Bon ! Il y en a un qui n'a pas eu l'hypocrisie d'arriver avec son drapeau, il est arrivé avec autre chose qu'un drapeau, ses idées... Et il s'est fait mal voir par les autres qui avaient aussi leurs idées, leur drapeau. Et ils se sont fait distraire.

Portela. — C'est ce qui arrive un peu trop souvent : on ne respecte pas les idées des autres. Les premiers ont une idée fixe : le drapeau, l'autre à d'autres idées en tête et les autres le regardent d'un mauvais œil parce qu'il n'est pas d'accord avec eux. C'est ce qui arrive maintenant.

Razongles. — Moi, ce qui m'a choqué c'est que, tant que le dernier ne trouvait pas le drapeau, les autres ne l'acceptaient pas. S'ils étaient véritablement patriotes, ils devraient... c'est la foi qui compte, et non pas un petit morceau de drapeau.

X... — C'est ça qui montre l'hypocrisie.

Cousin. — Sortir un drapeau de la tête des hommes, c'était un symbole. Ils avaient cette idée dans la tête.

Damaggio. — Ça me fait penser, moi, à la mort du Général de Gaulle et aux croix de Lorraine parce que tout le monde y allait avec leur petit truc. Moi je pense à ça. Ça me fait penser aussi à l'administration, parce que tout est minuté, tout est fixé. Les types se rangent dans des casiers et tout ça. Et quand même tout tombe à l'eau. Il y avait un hic qu'ils ne prévoyaient pas.

Dumas. — Je ne comprends pas pourquoi chaque homme a un numéro.

X... — Voilà... c'est ça...

Dalmaso. — Je voudrais citer un autre avis, sous toutes réserves. Je trouve que ce film se rapporte au premier qu'on a vu (n° 00173). Comme les papillons numérotés dans les cases, le hommes ne sont pas des hommes mais des numéros.

Portela. — Je trouve qu'il y a un contraste entre les premiers et le dernier. C'est-à-dire que plus on avance, plus on se modernise, plus on devient bête. On perd un peu les habitudes, la plaisanterie. Parce qu'ils sont disciplinés, il n'ont que le drapeau en tête, tandis que l'autre arrive, pénard, avec un tas d'idées dans la tête, des fleurs... des... alors... du cinéma. Il n'est pas discipliné.

X... — Une bouteille...

Gerrero. — On dirait une sortie qu'ils font. Chacun s'en va, avec son petit drapeau. Puis cette discipline là. Je pense que les vieux qui vont à une retraite, ils ne devraient pas être disciplinés, marcher au pas, comme ils faisaient dans l'armée autrefois...

Damaggio. — Ils n'auraient pas dû mettre des numéros. Ce n'est pas comme pour le code postal où on est beaucoup (rires). Là ils sont une dizaine... On aurait pu leur laisser leur nom. Ou ils ont honte de se montrer leur nom.

Portela. — Comme dans le premier film, tout était gris, triste, pas de comique. Là aussi les premiers hommes étaient tristes, ils ne rigolaient pas. Ils étaient bien disciplinés. Le dernier, il a mis de l'ambiance... les désirs de la vie...

Dalmaso. — Dans les deux films, il est question de progrès et il est aussi question d'évasion : le papillon dans le premier, ici l'oiseau et l'homme qui arrive après les autres.

Meyer. — Moi j'essaye d'écouter ce qu'ils disent, j'essaye de rassembler mes idées, mais je n'y arrive pas. Je vois des... Je pense à un truc, à un autre... Je n'arrive pas à localiser ma pensée... Tantôt on montre la discipline, tantôt l'oisiveté, mais je n'arrive pas à définir ce que veut dire ce film.

Prof. — Ce qu'ont dit tes camarades t'a servi ?

Meyer. — Certains disent des trucs que je pense. Mais un dit quelque chose, l'autre le contraire. Je n'arrive pas à saisir tous les états.

Damaggio. — On pourrait voir aussi un courant de conformistes, y en a onze. Un est sur le seuil du conformisme. Il y est à moitié. Il est entraîné par la foule. Ça montre que la foule, c'est un peu fou, c'est conformiste à fond.

Gerrero. — C'est la masse qui dirige maintenant.

Prof. — Et l'individu, que représente-t-il ?

Dalmaso. — C'est le numéro six.

Prof. — C'est un numéro ?

Dalmaso. — C'est pas un numéro. C'est un homme qui n'est pas comme les onze autres. Il arrive avec ses idées en tête et ne pense pas au drapeau.

Covral. — Le carré, c'est un camp. Il y a onze prisonniers et il y a en a un qui est libre, qui s'est évadé.

Dalmaso. — Mais à la fin, il part avec les autres.

Covral. — Les autres le forcent à venir avec eux.

Florette. — Si on comparait les onze patriotes à des machines, on comprendrait mieux. Chaque fois, chaque année, par exemple, ils vont au monument aux morts pour le 11 novembre, tandis qu'il y en a un qui veut s'évader de cette emprise pour aller dans la nature.

Dumas. — Mais tu es comme les autres, tu célèbres Noël !

Florette. — C'est pas pareil. C'est un plaisir. Et pas obligatoire.

Guerrero. — Le 11 novembre, tu le considères comme un jour de vacances. Tu es bien content de rester au lit.

X... — Non... moi je considère le 11 novembre. Ou c'est un souvenir, ou c'est une fête, un jour de détente...

Damaggio. — Si on devait fêter les armistices de toutes les guerres, on n'irait pas souvent à l'école ! (Rires.) Pourquoi fêter la dernière ?

Covral. — Le numéro six c'est un étranger qui arrive dans une nouvelle société et il n'est pas au courant, mais les

autres le contraignent à prendre le drapeau et à suivre cette société.

Dalmaso. — Il l'a déjà son drapeau !

X... — Il a aussi sa place !

Desrosiaux. — Mais il s'en moque de son drapeau, lorsqu'il sort ses idées, le drapeau c'est la dernière, et en plus toute déchirée. On montre que le symbole du drapeau ne vaut rien pour lui. Il préfère toutes ses idées.

Pasol. — Ce drapeau, c'est leur pensée. Ils ne pensent qu'à ça. Donc c'est les onze qui forcent l'autre à penser aussi à ce drapeau.

Dalmaso. — Je suis d'accord avec Desrosiaux : il a déchiré son drapeau, enfin, mentalement, mais quand même il a sa place auprès des autres. Et quand les autres s'aperçoivent qu'il manque, ils ne partent pas... donc...

Portela. — Le film nous présente des aspects de la vie de maintenant. L'opinion d'un seul ne peut rien faire contre

la masse. C'est la masse qui l'emporte. Ils sont venus pour porter le drapeau. A tout prix. Même s'ils déshabillent le dernier, il faut qu'ils trouvent son drapeau. Même s'il est déchiré, ils l'arrangent, mais il leur faut ce drapeau !

Cousin. — L'homme devient une machine... 11 novembre, fête nationale... monuments aux morts. Comme s'il avait une fiche d'ordinateur.

Casanova. — Pour le six, c'est un jour comme les autres. Après la cérémonie il ira boire un coup au café.

Damaggio. — C'est une sorte de contestataire mou. C'est comme un enfant qui vient de naître. On le modèle à l'image de la majorité.

Couly. — Un passage que personne n'a souligné : à la fin, quand tout le monde part. Ils partent d'un côté, puis d'un autre. Ils sont perdus, ils ne savent même pas où aller, jusqu'à ce qu'un d'eux indique une nouvelle direction. C'est la loi du plus fort.

